

6,000 ans environ avant l'ère chrétienne, en acceptant la chronologie des Septante, comme le fait le Martyrologe romain. Nous avons vu, en effet, n° 315, que la version grecque, par l'âge qu'elle assigne aux patriarches dans les listes généalogiques, nous donne un total d'environ 6,000 ans avant J.-C. Les partisans du texte hébreu combattent, il est vrai, la chronologie des Septante. Ces derniers, disent-ils, ont augmenté, systématiquement et sans raison, de cent ans, l'âge des patriarches postdiluviens, afin de mettre la Bible d'accord avec la chronologie égyptienne. Mais s'il faut reconnaître le fait de l'addition systématique, qui est réelle, on peut croire qu'elle n'a pas été faite sans fondement.

Le P. Tournemine, un des plus savants rédacteurs des *Mémoires de Trévoux*, l'a expliquée de la manière suivante. Le texte hébreu, Gen., xi, 10 et suiv., raconte que Sem avait cent ans quand il engendra Arphaxad, et ensuite qu'Arphaxad à trente-cinq ans engendra Salé; Salé à trente ans engendra Héber, et ainsi de suite. On peut supposer que pour Arphaxad, Salé et les cinq patriarches suivants, l'écrivain sacré a constamment sous-entendu les cent ans énoncés la première fois pour Sem. L'usage de telles ellipses ne répugne, en effet, nullement au caractère laconique du style hébraïque, et nous en faisons encore usage dans nos langues, quand nous parlons des principes de 89, de l'an 40, etc. Cependant, comme une pareille suppression pouvait produire des malentendus et des erreurs chez les étrangers qui ignoraient les usages des Hébreux, les Septante, en traduisant l'original en grec, rétablirent les chiffres sous-entendus et écrivirent tout au long qu'Arphaxad avait engendré Salé à cent trente-cinq ans, que Salé avait engendré Héber à cent trente ans, etc. Les Samaritains avaient déjà fait la même chose, dans leur texte, pour la même raison (1).

Du reste, quoi qu'il en soit de l'origine des chiffres contenus dans les Septante, il est certain qu'ils ont été adoptés par tous les Pères de l'Église grecque, et par la plupart des Pères

(1) *Civiltà cattolica*, *Le prime dinastie della Caldea*, 19 avril 1879, p. 173-174. Voir Lenglet-Dufresnoy, *Tablettes chronologiques*, p. I, p. x.

de l'Église latine; on a par conséquent le droit de les accepter et de les défendre (1). En usant de ce droit et en donnant à l'homme une antiquité d'environ huit mille ans, on satisfait aux justes exigences de l'histoire et de la paléontologie, puisque on ne peut prouver par aucun fait certain que l'homme remonte à une époque plus reculée. Il n'est donc pas démontré, jusqu'ici, qu'il existe des lacunes dans les listes généalogiques des patriarches postdiluviens et surtout antédiluviens, quoique les variantes des divers textes bibliques empêchent de savoir, même dans le cas où l'on regarde ces listes comme complètes, quelle est la date précise de la création de l'homme.

## CHAPITRE IV.

### LE DÉLUGE.

#### 318. — Division du chapitre.

Nous exposerons en trois articles : 1° l'histoire du déluge; 2° la réfutation des objections contre le déluge; 3° l'histoire de Noé après le déluge.

(1) Il faut reconnaître, d'ailleurs, que quelques-uns des chiffres des Septante offrent des difficultés sérieuses, par exemple l'âge qu'ils assignent à Mathusalem, lorsqu'il engendra Lamech, d'où il résulterait qu'il aurait survécu 14 ans au déluge. Cette question était déjà très discutée au temps de S. Jérôme. Voir ce qu'il en dit, *Hebr. Quæst. in Gen.*, v, 25, t. XXIII, col. 995 sq. Sur la chronologie des Septante, cf. S. Aug., *De Civ. Dei*, l. XV, c. XIII, n° 11, t. XII, col. 452.



## ARTICLE I.

## Histoire du déluge.

Le déluge anéantit le genre humain, à l'exception de Noé et de sa famille. — L'arche. — L'existence du déluge confirmée par la tradition universelle. — Est-elle également confirmée par la géologie? — De l'universalité du déluge.

319. — Ce qu'on entend par déluge. — Le déluge anéantit le genre humain, à l'exception de Noé et de sa famille.

1° Le mot *déluge*, dans son acception ordinaire, désigne l'inondation générale qui anéantit le genre humain tout entier, à l'exception de Noé et de sa famille (1). Les géologues donnent le nom de *diluvium* à des formations de graviers et de limons qu'on attribue à de vastes inondations ayant précédé ou inauguré la période actuelle.

2° Le déluge de Noé eut pour cause la corruption des hommes; il fut un châtement de Dieu. Noé fut épargné à cause de la sainteté de sa vie, avec ses enfants, Sem, Cham et Japhet, au moyen de l'arche que le Seigneur lui fit construire. Elle flotta au-dessus des eaux, et, quand le grand cataclysme fut terminé, elle s'arrêta, probablement non loin des lieux où elle avait été fabriquée (2), sur les montagnes de l'Arménie, qui furent ainsi le second berceau de l'humanité. Noé, par l'ordre de Dieu, avait pris avec lui sept couples d'animaux purs et deux d'animaux impurs (3) pour qu'ils pussent repeupler la terre (4).

(1) Voir sur le déluge, l'abbé Lambert, *Le déluge mosaïque, l'histoire et la géologie*, 2<sup>e</sup> édit., 1870; Hettinger, *Apologie du Christianisme*, trad. Jeannin, t. III, appendice II du ch. v, p. 333.

(2) Pianciani, *Cosmogonia naturale, Civiltà cattolica*, juillet 1862, p. 163.

(3) On n'est pas d'accord sur le nombre d'animaux de chaque espèce qui furent introduits dans l'arche. S. Ambroise, S. Jean Chrysostôme, Théodoret, S. Jérôme, *Epist. cxxiii ad Ageruchiam*, 12, t. xxii, col. 1054, pensent qu'il y avait sept individus purs et deux individus impurs; d'autres croient qu'il y avait sept couples d'animaux purs et deux d'impurs. S. Aug., *De Civ. Dei*, l. xv, c. 27, t. xli, col. 473; *Contra Faustum*, l. XII, c. xv, xxxviii, t. xlii, col. 263, 274. Cf. Pianciani, *ib.*, p. 318.

(4) Alfred de Vigny, « dans une description d'une remarquable

## 320. — De l'arche de Noé.

Nous ignorons quelle était au juste la forme de l'arche. Elle est appelée en hébreu *thébah*, mot qu'on ne retrouve plus qu'Ex., II, 3, pour désigner la petite nacelle de papyrus dans laquelle fut placé Moïse, quand il fut exposé sur le Nil. Dans l'Exode, il désigne une petite barque par un nom égyptien copte, *θῤῥῖ*. Tout ce que nous pouvons dire de l'arche de Noé, c'est que c'était une sorte de coffre. Elle était en bois de *gopher*, c'est-à-dire en cyprès, bois que sa légèreté et sa durée rendent très propre aux constructions navales. Les planches furent enduites de *kopher* ou bitume, à l'extérieur et à l'intérieur, pour qu'elle ne fit point eau. Elle était distribuée en un certain nombre de *qinnim* ou *nids*, c'est-à-dire de petits compartiments, superposés de manière à former trois étages. Une ouverture (*tsôhar*) donnait entrée au jour, mais nous ignorons comment elle était disposée.

L'arche avait 300 coudées de longueur, 50 de largeur, et 30 de hauteur. Si la mesure employée ici est la coudée ordinaire, ces dimensions équivalent à environ 150 mètres de longueur, 25 de largeur et 15 de hauteur, n° 187. Elles dépassent celles d'un grand navire de nos jours, mais il ne faut pas oublier que l'arche n'était pas à proprement parler un vais-

« énergie, » dit Nettement, *Histoire de la littérature sous la Restauration*, l. IV, n° v, p. 374, peint ainsi le déluge :

Tous les vents mugissaient, les montagnes tremblèrent;  
Des fleuves arrêtés les vagues reculèrent,  
Et, du sombre horizon dépassant la hauteur,  
Des vengeances de Dieu l'immense exécuteur,  
L'Océan apparut. Bouillonnant et superbe,  
Entraînant les forêts, comme le sable et l'herbe,  
De la plaine inondée envahissant le fond,  
Il se couche en vainqueur dans le désert profond,  
Apportant avec lui, comme de grands trophées,  
Les débris inconnus des villes étouffées,  
Et là, bientôt plus calme en son accroissement,  
Semble dans ses travaux s'arrêter un moment,  
Et se plaire à mêler, à briser sous son onde,  
Les membres arrachés au cadavre du monde.

Le déluge a été souvent chanté par les poètes et représenté par les peintres.



seau destiné à naviguer; il avait été construit seulement pour flotter, comme une grande maison de bois, de forme oblongue, et il était très propre au but pour lequel il avait été fait, c'est-à-dire à porter une forte cargaison et à bien se tenir sur l'eau. Un riche marchand hollandais, Pierre Jansen, en a donné la preuve. Il construisit en 1604, à Hoorn, un bâtiment de même proportion que l'arche, quoique plus petit, et il constata que, s'il n'était pas apte aux voyages de long cours et à une marche rapide, il était très commode pour le fret: on calcula qu'il pouvait contenir un tiers de plus de marchandises que les autres vaisseaux, sans exiger un plus grand nombre de bras pour le manœuvrer (1).

321. — L'existence du déluge confirmée par la tradition universelle.

« La tradition du déluge universel, dit Bossuet, se trouve par toute la terre » (2). On peut distinguer trois principaux cycles de traditions concernant la destruction du genre humain par une inondation générale :

1° *Traditions de l'Asie occidentale.* — Chez les Chaldéens, le récit de ce grand événement est si conforme à celui de la Genèse, qu'il est certain que les deux narrations provenaient de la même source, avec cette seule différence que les Hébreux l'avaient seuls conservée dans toute sa pureté (3). — La mythologie phénicienne racontait la victoire de Pont (la mer) sur Demarous (la terre). — La médaille d'Apamée qui représente le déluge est célèbre. On y voit une sorte de vaisseau carré, flottant sur les eaux, dans lequel apparaissent un homme et

(1) Sur l'arche, figure de l'Eglise, on peut lire S. Augustin, *De Civ. Dei*, l. XV. c. XXVI, n° 1, t. XLI, col. 472. Voir aussi S. Ambroise, *De Noe et arca liber*, t. XIV, col. 361-416.

(2) Bossuet, *Discours sur l'hist. univ.*, 1<sup>re</sup> partie, 1<sup>re</sup> époque, *Œuvres*, édit. Lebel, t. XXXV, p. 11. Sur les traditions historiques se rapportant au déluge, voir l'abbé Lambert, *Le Déluge mosaïque*, 2<sup>e</sup> édit., 1870, ch. III-V, p. 43 sq.; Lûken, *Traditions de l'humanité*, l. II, ch. I, t. I, p. 249-350; *Concordance des traditions des peuples sur le déluge*, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, septembre 1836, p. 158.

(3) On peut voir le récit chaldéen du déluge, découvert en 1872, dans *La Bible et les découvertes modernes*, 3<sup>e</sup> édit., t. I, p. 227 sq.

une femme. Au-dessus sont deux oiseaux: l'un est perché sur le navire, l'autre arrive en volant vers le premier et portant quelque chose dans son bec. Tous ces détails et autres rappellent incontestablement ceux que donne la Genèse. — Les Syriens prétendaient que les eaux du déluge s'étaient écoulées de la terre dans un grand abîme qu'on montrait près d'Hiérapolis. — Les Arméniens assuraient, du temps de l'empereur Auguste, qu'il y avait encore, dans leur pays, sur la montagne Barris (le vaisseau), des restes de l'arche. — Toutes ces traditions orientales tiennent de très près au récit de Moïse, de même que les traditions si connues de l'Hellade, concernant le déluge d'Ogygès (1) et le déluge de Deucalion (2).

2° Un autre cycle de traditions se compose de celles des *Hindous*, des *Perses* et des *Chinois*. — Les premiers ont conservé sous diverses formes le souvenir du déluge: Brahma annonce à Manou l'approche de l'inondation, il lui ordonne de construire un navire et d'y mettre toute espèce de semences. Manou obéit; il est sauvé des eaux; son vaisseau s'arrête sur le mont Himalaya et il devient le père de la nouvelle race humaine (3).

Les Perses mêlent le déluge avec leur cosmogonie. Ils attribuent à la corruption des hommes par Ahrimane l'inondation qui les détruisit. — Les Chinois disent que Fah-he, à qui ils rapportent l'origine de leur civilisation, échappa au grand cataclysme avec sa femme, ses trois enfants et ses trois filles.

3° Le troisième cycle de traditions concernant le déluge se trouve en *Amérique*. — Les Iroquois racontent qu'un chien annonça à son maître que la pluie allait noyer la terre et l'engagea, pour échapper à la destruction universelle, à se sau-

(1) Jules Africain, cité par Eusèbe, *Præp. Ev.*, l. X. c. 40, t. XXI, col. 811.

(2) Pindar., *Olymp.*, IX, 37 sq.; Appollod., *Biblioth.*, I, 7; Ovide, *Métam.*, I, 260; Lucien, *De Dea Syra*, c. 12-13; Plutarque, *De Solert. anim.*, n° 13.

(3) Bopp, *Die Sündfluth*; F. Nève, *La tradition indienne du déluge dans sa forme la plus ancienne*, Paris, 1851, ou dans les *Annales de philosophie chrétienne*, IV<sup>e</sup> série, t. III, avril et mai 1849, p. 245 et 325.



ver dans un bateau avec tout ce qu'il désirait conserver (1). — Les Mexicains représentaient, dans leurs peintures, leur Noé, appelé Coxcox, Cipactli ou Tepzi, au milieu des eaux, dans une barque, avec sa femme Xochiquetzatl. Les hommes, après le déluge, étaient muets; une colombe, de la cime d'un arbre, leur distribua des langues. Quelques autres traits rappellent non moins clairement l'histoire biblique (2). — Les habitants des îles Fidgi disent qu'après que leur patrie eut été peuplée par le premier homme et la première femme, il tomba une pluie si abondante que le sol fut totalement submergé; mais avant que les parties les plus élevées fussent ensevelies sous les eaux, deux grandes barques apparurent conduites, l'une par Bokora, le dieu des charpentiers, l'autre par Rokola, son principal ouvrier. Elles sauvèrent huit personnes (3).

La tradition générale confirme donc le récit biblique.

322. — L'existence du déluge est-elle confirmée par la géologie?

Les premiers géologues avaient cru trouver des preuves directes de la submersion d'une partie, au moins, de la terre, dans les temps historiques, c'est-à-dire lorsque notre planète était déjà habitée par l'homme; mais aujourd'hui leur opinion est généralement abandonnée (4); et il faut convenir qu'à première vue elle est peu vraisemblable, car une inondation d'une année environ seulement n'a pu laisser sur le sol des traces assez durables pour être reconnues certainement après plusieurs siècles, assez caractéristiques pour être distinguées d'autres inondations antérieures.

(1) Schoolcraft, *Notes on the Iroquois*, p. 358-359.

(2) Al. de Humboldt, *Vues des Cordillères et monuments de l'Amérique*, p. 226-227.

(3) Smith, *Dictionary of the Bible*, t. II, p. 573.

(4) « Le déluge n'a pas été une époque géologique, dit M. l'abbé Moigno, mais un événement historique, » puisque la Genèse suppose la conservation du règne végétal et que la couche à laquelle les géologues ont donné le nom de terrain diluvien ne s'élève guère au delà de 300 mètres, ce qui ne suppose pas un déluge universel, couvrant les sommets des plus hautes montagnes. Lettre de M. l'abbé Moigno à l'Univers du 27 août 1873.

1° Il existe entre les terrains tertiaires et les terrains actuels, sur presque tous les points de notre globe, une couche formée de gravier, d'argile, de sable, de cailloux roulés; c'est dans cette couche que les premiers observateurs crurent reconnaître les traces du déluge de Noé: ils attribuèrent les sédiments qu'on y rencontre à cette grande inondation, et ils donnèrent en conséquence au terrain qui les renferme le nom de *diluvium*.

Les géologues actuels ont conservé le nom de diluvium, mais ils expliquent autrement la formation de ces dépôts de sable et d'argile, auxquels on donne aussi aujourd'hui le nom de formation quaternaire et de période postpliocène. Suivant les savants contemporains, le diluvium n'est pas l'œuvre d'une année et d'un cataclysme violent, mais le fruit d'une longue série de révolutions diverses, conformes aux lois ordinaires de la nature, dans lesquelles l'eau joue un rôle important, mais non exclusif. Le déluge noachique a pu être un agent de ces révolutions, mais il n'a pas été le seul.

2° C'est à cette période qu'appartiennent les *blocs erratiques*. On appelle ainsi une multitude de rocs, qui, de leur pays d'origine, ont été transportés au loin dans toute l'Europe septentrionale, dans la Grande-Bretagne, dans les contrées scandinaves, dans l'Allemagne du Nord et dans une grande partie de la Russie. On en rencontre également en Asie, sur les montagnes de l'Himalaya, au Liban, au Sinaï, dans les États-Unis et dans la Nouvelle-Zélande, de même qu'au nord et au sud des Alpes occidentales. Des blocs erratiques se sont détachés des plus hauts sommets des Alpes centrales et se sont répandus sur toute la Suisse, en deçà du Jura, et dans l'Italie septentrionale.

De Humboldt, Léopold de Buch et autres supposèrent que ces rocs avaient été transportés par les eaux; il était ainsi tout naturel de voir en eux des témoins du déluge mosaïque; mais l'explication imaginée par ces savants est aujourd'hui abandonnée parce que, outre la difficulté de rendre compte, au moyen d'une inondation, du déplacement de masses ro-



cheuses de plus de quarante mille pieds cubes, elle est en contradiction manifeste avec l'observation exacte des blocs erratiques eux-mêmes, dont les angles ne sont pas brisés et arrondis, comme ils le seraient certainement, s'ils avaient été roulés par les eaux : ils ont été charriés par des glaces flottantes, et ce sont les glaciers, non le déluge, qui expliquent l'existence des blocs erratiques. On doit en conséquence renoncer à tirer de ces blocs, comme l'avait fait le cardinal Wiseman, dans ses *Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée*, une preuve géologique de la réalité du déluge biblique.

3° Il est également difficile de regarder comme une preuve certaine et directe du déluge mosaïque, ainsi que plusieurs apologistes ont tenté de le faire, l'existence des *cavernes à ossements* et des *brèches osseuses*, dans lesquelles on rencontre, mêlés ensemble, des débris de squelettes humains et de squelettes d'animaux, sur presque tous les points du globe. Il est très possible, et aucun savant ne pourra démontrer le contraire, que quelques-uns de ces dépôts tirent en effet leur origine de la grande catastrophe racontée par la Genèse, mais on ne saurait l'établir directement pour aucun d'entre eux, et il est certain, pour plusieurs, que les débris qu'on y rencontre accumulés proviennent de causes différentes : inondations partielles, habitation des cavernes par les hommes primitifs, etc.

4° Ainsi, il faut en convenir, on ne peut pas assurer avec certitude que la géologie confirme, d'une manière directe, le fait du déluge noachique, mais on peut soutenir au moins, qu'elle le confirme, d'une manière indirecte, loin de le contredire, en nous montrant partout des traces d'inondations partielles, dont elle est d'ailleurs incapable de déterminer exactement la date.

Comme nous l'avons déjà remarqué, tous les géologues admettent que, dans les terrains de formation récente, il existe des couches appelées diluviennes. Ce nom leur est donné parce qu'elles ont été formées par un diluvium ou inondation, n° 319. Après la période tertiaire, lorsque

l'homme et les animaux actuels existaient déjà sur la terre, des changements plus ou moins considérables se sont opérés à diverses reprises, sur la surface de notre globe, et le mouvement des eaux a été la cause de ces changements. Le déluge mosaïque doit être l'une des inondations qui ont contribué à modifier ainsi la face de la terre.

C'est pendant les inondations diluviennes qu'une partie des cavernes à ossements a été remplie, du dehors, par des débris d'animaux, des cailloux roulés et du sable.

5° La géologie ne saurait donc nier la possibilité du déluge mosaïque; elle nous fournit plutôt des témoignages en sa faveur, en nous montrant sur le globe de nombreuses traces d'inondations partielles, plus ou moins analogues à celle dont la Genèse nous a conservé l'histoire.

#### 323. — De l'universalité du déluge.

L'universalité du cataclysme raconté dans la Genèse peut s'entendre dans un triple sens : — 1° en ce sens que les eaux couvrirent la terre tout entière, sans en laisser un seul point à sec; — 2° en ce sens restreint qu'elles inondèrent seulement la terre habitée; — 3° en ce sens plus restreint encore qu'elles ne firent périr que la race de Seth, et non l'humanité tout entière.

1. *Premier système. Universalité absolue du déluge.* — Les anciens commentateurs croyaient que le déluge avait été universel dans le sens le plus large du mot, et qu'il n'y avait pas un seul point du globe qui n'eût été enseveli sous les eaux. Ils prenaient selon toute la rigueur de la lettre les mots du texte sacré : *Aquæ prævaluerunt nimis super terram, operitque sunt omnes montes excelsi sub universo cælo, quindecim cubitis altior fuit aqua super montes quos operuerat.* (1). —

(1) Gen., vii, 19-20. — Quelques anciens écrivains ecclésiastiques ont soutenu que le déluge n'avait pas été universel pour la terre habitée. *Quæstiones et responsiones ad orthodoxos*, q. XXXIV, inter Opera S. Justinii, t. vi, col. 1282. S. Ephrem, S. Jean Chrysostome et autres ont cru que le déluge n'avait pas atteint le Paradis terrestre. Bède dit que Dieu seul sait ce qu'il en est sur ce point.



Les raisons sur lesquelles ils s'appuient sont : 1<sup>o</sup> les termes qu'emploie Moïse et qui ne paraissent souffrir aucune exception. 2<sup>o</sup> L'universalité des traditions concernant le déluge (1).

II. *Second système. Universalité du déluge relativement à la terre habitée.* — Des théologiens de nos jours pensent, néanmoins, qu'il n'est pas nécessaire d'interpréter d'une manière aussi générale les paroles de la Bible, et que Moïse a voulu marquer que toute la race humaine, à part les huit personnes qui étaient renfermées dans l'arche, I Petr., III, 20, a été anéantie par le déluge; mais non que les eaux aient couvert la terre entière sans la moindre exception. En d'autres termes, ils admettent l'universalité du déluge dans le second sens que nous avons indiqué, mais non dans le premier. Les principaux représentants de cette opinion sont des Pères de la Compagnie de Jésus : le P. Pianciani (2), qui l'a exposée et soutenue à Rome, le P. Belynyck, le P. Schoupe, le P. Nicolai, etc. (3). Elle est généralement admise par ceux qui se

(1) D'Avino, *Enciclopedia dell'Ecclesiastico*, 3<sup>e</sup> édit., 1878, t. I, p. 850-852. A ces deux raisons, il en ajoute une troisième, « tirée de l'examen du globe terrestre », mais on ne peut la traiter comme une preuve sérieuse, car elle n'est qu'un tissu d'erreurs. Il donne en effet comme preuve physique de l'universalité du déluge, l'existence des vallées dans toute la terre; elles ont toutes été produites, d'après lui, par le déluge; il oublie que la Genèse dit qu'il y avait des montagnes au moment du déluge et par conséquent des vallées. — Une autre preuve physique de l'universalité du déluge alléguée par d'Avino, c'est la présence de coquillages fossiles sur les montagnes : ils y ont été déposés par les eaux du déluge. Aucun savant n'accepte cette explication. Ces fossiles sont antérieurs de plusieurs siècles au déluge. — La raison tirée des traditions, vraie en soi, n'est pas plus concluante. Elle prouve que tous les hommes qui ont conservé le souvenir du déluge descendent de Noé, mais pas autre chose. Quant à la première raison, elle est la seule qui demande à être discutée. Voir p. 461. — En faveur de l'universalité absolue du déluge, on peut voir aussi Moigno, *Les splendeurs de la foi*, 1877, t. III, p. 1118-1133.

(2) Pianciani, *Cosmogonia naturale comparata col Genesi, appendice sopra in diluvio*, § 14-15, dans la *Civiltà cattolica*, 19 septembre 1862, p. 28 sq. — Voir aussi l'abbé Lambert, *Le Déluge mosaïque*, 2<sup>e</sup> édit., p. 370-387.

(3) La question de l'universalité du déluge fut posée à Rome en 1685. Les opuscules d'Isaac Vossius, dans lesquelles ce savant émettait

sont occupés récemment de l'accord de la Bible avec les sciences naturelles.

1<sup>o</sup> *Première preuve, tirée de la notion que Noé et Moïse avaient de la terre.* — Malgré des apparences contraires, ce système n'est point en contradiction avec le texte inspiré. « La Sainte Écriture ne parle de l'universalité du déluge que pour la terre habitée, non pour la terre en général; elle n'a point à s'occuper de l'universalité du déluge comme tel, mais seulement de l'universalité du déluge comme châtement contre

l'opinion que le déluge n'était pas universel, ayant été déferés à l'Index la sacrée Congrégation demanda à Mabillon ce qu'il pensait du sentiment de ce critique. Le savant bénédictin répondit : « Sane quod attinet ad Scripturam, hæc non incongrue sensu Vossiano explicari potest. Nam omnes montes et omnis caro commode referri possunt ad terram tunc habitatam : siquidem, ut scribit Vossius in *Epistola ad Colvium*, p. 387, vocabulum omnis aliquando ad subjectum particulare in libris sacris restringitur. Favet huic responsioni præter alios Augustinus in *Epistola ad Paulinum* (al. 59, nunc 149) : *Scripturæ mos est, inquit, ita loqui de parte tanquam de toto*. Præterea Cajetanus (in *Gen.*) et nonnulli alii doctores catholici quædam cacumina montium supereminentium a Noemi diluvio excipiunt. Imo addit Cajetanus ex communi sententia interpretum, exemptum fuisse ab aquis diluvii montem in quo est paradysus terrestris, ubi diluvii tempore erat Enoch adhuc vivens. Non ergo præmissa Scripturæ loca ita rigide accipienda sunt, ut nihil exceptum fuerit a diluvio universali Sola proinde controversia erit circa plus et minus. Jam vero Ecclesia nihil unquam hac de re diserte definiit. » *Votum de quibusdam I. Vossii opusculis; Ouvrages posthumes de D. Jean Mabillon*, 1724, t. II, p. 62. Mabillon fait remarquer de plus, p. 61, que cette opinion n'est contraire ni à la foi ni aux mœurs. Nous devons ajouter qu'il ne donne pas un argument, digne cependant d'être cité, le sentiment de quelques écrivains ecclésiastiques, que nous avons indiqués p. 459. Il dit, p. 61, qu'il ne connaît pas d'auteurs anciens qui l'aient soutenu, pas même Théodoret qu'avait cité Vossius. Théodore de Mopsueste avait cependant admis la non universalité du déluge. Quoi qu'il en soit, la congrégation de l'Index se rangea à l'avis de Mabillon. « Romæ dum moratur, raconte Massuet, ad congregationem Indicis inter consultores vocatus. sententiam pronuntiare suffragiumque promere jussus de quibusdam libris Vossianis de diluvio non universali, tanta cum eruditione et modestia protulit, ut mirati Cardinales secudum eum sententiam dixerunt. » *Annales ordinis S. Benedicti*, t. V, 1713. *Præfatio Renati Massuet*, n<sup>o</sup> XXIV, p. 18, Cf. Glaire, *Les Livres Saints vengés*, 1<sup>re</sup> édit., t. I, p. 277-278; Darras, *Histoire de l'Eglise*, t. I, p. 288-289. — M. Bonnetty, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, juillet 1838, a analysé l'opuscule de Vossius et cite des extraits de lettres de Mabillon, p. 49-52.



l'ancien monde. Les Saints Livres ne disent qu'une seule chose : c'est que, à part une famille, tout le genre humain, avec tous les animaux de son voisinage, fut anéanti sur la terre (1). »

C'est une règle d'herméneutique, posée par tous les interprètes des Saintes Écritures, que pour déterminer le sens littéral d'un passage, il faut se reporter à l'époque où il a été écrit et l'entendre comme l'ont entendu l'auteur et ceux à qui il s'adressait : *Omnis Scriptura intelligenda est ex mente auctoris vel scriptoris. Omnis Scriptura vel locus etiam Scripturæ interpretari debet ex mente eorum, quos scriptor proxime vel maxime intendit* (2). Au moment où eut lieu la grande catastrophe, toute la terre habitable n'était pas encore peuplée (3). Noé et Moïse n'entendaient pas, par la terre entière, le globe terrestre tel qu'il nous est connu aujourd'hui, depuis la découverte de l'Amérique et après toutes les explorations modernes, mais la partie du monde alors habitée. « Nous ne sommes pas injustes envers Noé et ses fils, non plus qu'envers le libérateur d'Israël, dit le P. Pianciani, quand nous supposons que, comme leurs contemporains et leurs descendants, ils ignoraient l'existence de l'Amérique et de l'Australie, qu'ils ne savaient rien sur ces contrées et sur les parties les plus éloignées du monde ancien, par exemple le cap de Bonne-Espérance; qu'ils n'avaient pas, en un mot, sur la forme particulière de ces pays et en général sur la géographie et la zoologie, des connaissances plus étendues qu'Aristote, Hipparque, Ptolémée et Plin (4). »

A mesure que la science géographique et zoologique s'est développée, on a étendu à tous les pays et à tous les animaux nouvellement découverts ce qui était dit, dans la Genèse, seulement des pays et des animaux alors connus; on a attribué aux mots de la Bible le sens qu'ils auraient dans la

(1) F. Delitzsch, *Die Genesis*, 2<sup>e</sup> édit., 1853, p. 255.

(2) Reithmayr, *Lehrbuch der biblischen Hermeneutik*, p. 139, 140. En faisant l'application de cette règle, il est clair que le déluge n'a pas couvert la totalité de notre globe. Les Hébreux ignoraient l'existence des deux hémisphères.

(3) Pianciani, *loc. cit.*, p. 29.

(4) Pianciani, *loc. cit.*, p. 32.

bouche d'un homme vivant dans d'autres lieux et dans d'autres siècles, en Europe, par exemple, au XIX<sup>e</sup> siècle, tandis qu'il faut leur attribuer le sens qu'ils avaient sous la plume d'un écrivain qui vivait en Asie, environ 2,000 ans avant l'ère chrétienne.

2<sup>o</sup> *Deuxième preuve, tirée de la comparaison de divers passages de la Bible.* — L'étude comparée des divers passages de la Bible, en particulier du Pentateuque, montre bien que c'est dans ce sens restreint qu'il faut entendre son langage. En parlant de la famine qui eut lieu du temps de Jacob, Moïse nous dit : *In universo orbe fames prævaluit... Crescebat quotidie fames in omni terra... Omnes provinciæ veniebant in Ægyptum ut emerent escas.* Gen., xli, 54, 56, 57. Ces passages ne doivent certainement pas s'entendre de l'univers entier, mais des peuples connus alors des Hébreux. Il en est de même des paroles du Deutéronome, II, 25, quand Dieu dit à Moïse : *Hodie incipiam mittere terrorem atque formidinem tuam in populos qui habitant sub omni cælo.* C'est aussi d'une façon analogue qu'il faut expliquer l'endroit du livre des Rois où il est écrit : *Universa terra desiderabat vultum Salomonis*, III Rois, x, 24. Notre-Seigneur lui-même se servait d'une manière de parler semblable, quand il disait que la reine de Saba était venue des « extrémités de la terre » pour visiter Salomon, Matth., xii, 42, et S. Luc ne tenait pas un autre langage quand, décrivant dans les Actes, II, 5, la fête de la Pentecôte, il dit qu'on voyait rassemblés à Jérusalem des hommes *ex omni natione quæ sub cælo est.* Aucun exégète, comme on l'a remarqué, n'a jamais pensé qu'il fallût entendre *cet omni natione* dans son sens rigoureux, et supposer qu'il y avait dans la capitale de la Judée des Nouveaux-Zélandais et des Chinois (1).

3<sup>o</sup> Les termes employés par la Genèse dans le récit du déluge

(1) Cette manière de parler n'est pas exclusivement propre aux Hébreux; elle est commune à tous les orientaux. Les textes égyptiens désignent fréquemment la haute et la basse Égypte sous le nom de la terre entière. Chez les Grecs, Démosthène, *De corona*, 481, entend par les expressions : *πᾶσα ἡ οἰκουμένη*, la Grèce seule, etc.



s'appliquent donc seulement à la terre connue alors de Noé et des Hébreux, aux montagnes qu'ils avaient vues, aux animaux avec qui ils étaient familiers ou dont au moins ils avaient entendu parler. Par conséquent, rien n'oblige d'admettre que les plus hauts sommets de l'Himalaya, les volcans de l'Amérique centrale et méridionale et les montagnes de l'intérieur de l'Afrique, que les anciens ne connaissaient pas, ont été couverts par les eaux. « Quand nous lisons que toutes les hautes montagnes, sous le ciel, furent couvertes par les eaux, nous ne sommes pas plus forcés de prendre ces mots dans un sens rigoureusement littéral, dit M. Reusch, que tant d'autres expressions analogues que nous lisons dans la Bible. En plaçant ces paroles dans la bouche de Noé, nous devons entendre par ces montagnes celles qu'il avait pu voir de ses yeux. » Pour Noé, toutes les montagnes qu'il connaissait avaient été inondées par le déluge (1).

4° D'après tout ce que nous venons de dire, on peut donc admettre que le déluge n'a été universel que pour la terre habitée, et cette hypothèse, plus en harmonie avec les données des sciences naturelles, coupe court à toutes les objections soulevées de ce chef contre le récit de Moïse.

III. *Troisième système. Le déluge n'a pas fait périr absolument tous les hommes.* — Il nous reste à observer qu'il faut bien prendre garde de confondre le second système que nous venons d'exposer avec celui qui, faisant un pas de trop, nie l'universalité du déluge pour l'espèce humaine, et fait remonter à une époque antédiluvienne certaines branches des races mongoliques et éthiopiennes.

Cuvier, M. de Quatrefages et M. Schœbel (2) ont soutenu ce sentiment parmi nous. Un savant géologue belge, d'Omalus

(1) Voir le P. Nicolai et le P. Pianciani, *Cosmogonia naturale, Civiltà cattolica*, juillet 1862, p. 316-317.

(2) M. Schœbel fait de Cain le père de la race nègre, *Annales de philosophie chrétienne*, décembre 1876, p. 422. Cf. du même auteur : *De l'universalité du déluge*, Paris 1856. M. F. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, 1869, t. 1, p. 75, penche vers l'opinion de M. Schœbel, pour expliquer l'absence de toute tradition concernant le déluge dans la race noire.

d'Halloy, l'a soutenu aussi, en 1866, dans un *Discours prononcé à la classe des sciences à l'académie de Belgique* (1), de même que quelques docteurs catholiques allemands, comme M. A. Scholz (2); mais nous avons vu que, d'après la Genèse, Dieu fit périr tous les hommes, parce qu'ils avaient tous corrompu leurs voies, et S. Pierre dit expressément dans ses deux Épîtres : *In qua* (arca Noe) *pauci, id est octo animæ salvæ factæ sunt*, I Petr., III, 20. *Octavum Noe justitiæ præconem* (Deus) *custodivit*, II Petr., II, 5 (3).

## ARTICLE II.

## Réfutation des objections contre le déluge.

Solution des difficultés diverses contre le déluge. — Causes physiques dont Dieu se servit pour inonder la terre. — Comment a-t-il pu produire le déluge ?

324. — Comment Noé put-il rassembler tous les animaux, leur donner une place dans l'arche et les disperser après le déluge sur toute la surface de la terre ?

1° Dès lors qu'on interprète dans le sens d'une universalité

(1) Un Père jésuite belge, le P. Bellynck, sans accepter positivement l'opinion de M. d'Omalus, la juge cependant soutenable. « M. d'Omalus, dit-il, croit que le livre de Moïse, après avoir tracé le récit de la création, prend ensuite un caractère spécial qui est de faire l'histoire du peuple que Dieu s'était choisi; de sorte que le déluge dont il est fait mention dans la Genèse pourrait n'avoir atteint que les peuples connus des Hébreux. Pour ce qui est des expressions bibliques qui indiquent une universalité, il pense qu'on peut n'y voir que quelque chose d'étendu, et il cite des exemples de locutions analogues. Notre intention n'est pas de prendre la défense de cette hypothèse, qui ne nous semble pas nécessaire dans l'état actuel de la science, mais nous ne voudrions pas non plus censurer ceux qui croient qu'un jour peut-être elle pourrait prévaloir. » *Anthropologie dans les Études religieuses*, avril 1868, p. 578.

(2) Dr Scholz, professeur de théologie à l'université de Wurzburg, *Die Keilschrift-Urkunden und die Genesis*, 1877, p. 71.

(3) Voir Pianciani, *Cosmogonia naturale, Civiltà cattolica*, 19 septembre 1862, § 14, p. 28-30. — Le V. Bède nous apprend qu'il y a eu des hérétiques d'après lesquels Noé et sa famille n'étaient pas les seules personnes qui eussent échappé au déluge : « Quod autem dicit [Scriptura] : *Omnem carnem consumptam, hæreticos præcavet, existimantes alios diluvium evasisse, ut de Mathusala dictum est.* » *In Pentat., Genesis*, VIII, t. XCI, col. 226.



restreinte à la terre habitée, le récit mosaïque du déluge, la plupart des difficultés alléguées contre ce récit, par divers savants, tombent d'elles-mêmes. « Les discussions sur l'histoire du déluge, dit M. Pfaff, sont devenues sans objet pour le naturaliste, puisque les théologiens reconnaissent qu'on peut entendre la narration de la Genèse comme signifiant non pas que toutes les montagnes, sur la surface du globe, ont été simultanément inondées, mais bien que l'humanité entière a été anéantie par une puissante masse d'eau. C'est accorder que le déluge a été une submersion partielle du globe. Le savant n'a rien à opposer au fait du déluge ainsi expliqué : il lui est impossible d'établir qu'un déluge partiel, dont l'existence est d'ailleurs affirmée par les traditions de presque tous les peuples, ne peut pas avoir eu lieu ou n'a pas eu lieu réellement » (1).

2° La difficulté la plus sérieuse alléguée par les naturalistes contre la manière ancienne d'entendre le récit du déluge, est empruntée à la zoologie. *Omne animal, secundum genus suum*, dit la Genèse, *universaque jumenta in genere suo, et omne quod movetur super terram, in genere suo, cunctumque volatile secundum genus suum, universæ aves omnesque volucres ingressæ sunt ad Noe in arcam bina et bina, ex omni carne*, Gen., VII, 14-15. On entendait ce passage de tous les animaux existants, connus et inconnus (2), au lieu de l'entendre seulement des animaux connus par les hommes d'alors. Il devenait ainsi fort malaisé d'expliquer, sans multiplier les miracles à l'infini, comment Noé avait pu rassembler dans l'arche ceux des animaux qui étaient séparés de lui par l'immense Océan, et comment ces mêmes animaux, qui vivent dans des îles, avaient pu y retourner après la fin de l'inondation.

(1) Pfaff, *Schöpfungsgeschichte*, p. 750.

(2) Plusieurs exceptaient cependant quelques animaux, comme le fait S. Augustin, *De Civ. Dei*, l. XV, c. XXVII, n° 4, t. XLI, col. 475. « In arcam, dit aussi Cornélius à Lape, qui admettait avec les anciens la génération spontanée, non sunt inducta animalia quæ ex putrefactione, uti mures, vermes, apes, scorpiones... nascuntur. » *In Gen.*, VI, 19; Migne, *Cursus Completus Scripturæ Sacræ*, t. V, col. 275.

Le déluge, comme l'a remarqué le P. Pianciani (1), étant, d'après la Bible, la punition des péchés des hommes, il était nécessaire que tous les hommes périssent pour expier leurs péchés; mais il n'était pas de même nécessaire que toutes les bêtes fussent détruites. Il faut donc admettre l'universalité du déluge pour l'espèce humaine; mais rien ne prouve qu'il faille admettre cette universalité pour les animaux, non plus que pour le globe terrestre. Et de même qu'il est conforme aux règles d'une bonne critique d'entendre dans le récit mosaïque, par « toute la terre, » la terre alors connue, il est également d'une bonne critique d'entendre, par « tous les animaux, » ceux-là seulement qui étaient connus de Noé et de Moïse.

Ceux que Noé ne connaissait point n'existaient point pour lui. Nous n'avons aucune raison de supposer que Dieu avait révélé surnaturellement à Noé l'existence des animaux qu'il n'avait jamais eu l'occasion de voir et dont il n'avait jamais entendu parler. Rien ne montre non plus qu'il lui ordonna d'en rassembler d'autres que ceux qui habitaient dans la même région que lui. « L'impossible ne fut pas commandé à Noé, dit le P. Pianciani, et Noé ne fit pas plus qu'il n'était capable de faire. Si l'ordre de rassembler tous les animaux avait été donné à quelqu'un qui disposât de moyens beaucoup plus grands que Noé, par exemple, à Alexandre le Grand ou à l'empereur Auguste, ils auraient certainement réuni la plus riche ménagerie qu'on eût jamais vue, et cependant tous les animaux alors inconnus en Europe et qu'on trouve exclusivement en Amérique et en Australie y auraient manqué. La collection zoologique de Noé aurait-elle donc dû être plus complète? » (2) Il est évident que si Dieu l'avait voulu, rien ne lui était plus facile que de rassembler dans l'arche, par des moyens surnaturels, toutes les espèces animales existantes; mais, comme le remarque le P. Pianciani,

(1) Pianciani, *Cosmogonia naturale, Civiltà cattolica*, septembre 1862, p. 34.

(2) Pianciani, *Cosmogonia naturale, Civiltà cattolica*, octobre 1862, p. 293.